
La littérature et la construction de l'identité nationale : la Franco-Américanie

J.-André Senécal
Université du Vermont
CRELIQ-Université Laval

Parler du rôle de la littérature franco-américaine dans l'élaboration d'un projet national, c'est d'abord se demander : quelle identité nationale ? Parle-t-on du projet national des Franco-Américains ou de celui du Québec ou, par souci de précision historique, du Canada français : cette construction qui permettait aux hommes politiques et religieux de la première moitié de notre siècle de préconiser un foyer francophone nord-américain agrandi, un territoire qui inclurait non seulement le Québec de 1900, mais l'Acadie, l'Ontario francophone, et, chez les plus optimistes, la Franco-Américanie de la Nouvelle-Angleterre et de l'état de New York ? Ce projet national formulé le plus précisément par Edmond de Nevers dans *L'avenir de la race française en Amérique* préconisait bien une Franco-Américanie qui ferait partie d'un Québec agrandi. Des écrivains ont partagé cette vision et ils nous ont laissé un corpus littéraire considérable : de la prose journalistique et des essais politiques surtout, mais aussi des romans, des poèmes et de rares pièces de théâtre. La critique québécoise a l'habitude de particulariser ce corpus et de le nommer « littérature franco-américaine ».

On peut donc parler d'une littérature franco-américaine et lui prêter un destin. C'est ainsi que Sœur Mary-Carmel Therriault a pu écrire une histoire de la littérature franco-américaine (*La littérature française de la Nouvelle-Angleterre*, 1946) et que Josaphat Benoit a pu parler de son « âme » (*L'âme franco-américaine*, 1935). Les auteurs de cette littérature s'appellent Honoré Beaugrand, Ferdinand Gagnon, Henri d'Arles, Louis Dantin, Alice Lemieux-Lévesque. Pour ne citer que les plus connus.

Ces écrivains sont franco-américains comme Gabrielle Roy ou Antonine Maillet sont québécoises ou comme Jean Éthier-Blais est franco-ontarien. Presque tous ces auteurs naquirent au Québec, y grandirent, furent marqués de son cachet ultramontain par le collège classique ou le couvent. S'ils se trouvent en Nouvelle-Angleterre, souvent pour n'y demeurer qu'une ou deux décennies avant de regagner la patrie, c'est pour y vivre une vie institutionnelle et culturelle transplantée du Québec. Ces auteurs, s'ils expriment une âme qu'on a appelée « franco-américaine », évoquent un destin, une définition d'être, un programme politique que l'émigré franco-américain, même à l'époque, ne partageait pas. Cette idéologie de la survivance, de l'avenir de la race française en Amérique, de l'école de la résistance catholique et française, du journal de combat nous renvoient au Québec qui n'était ni pays ni patrie des Jules-Paul Tardivel et des Alonie de Lestres. Cette littérature franco-américaine est la voix d'exilés qui vivent en symbiose avec le Québec : la voix de prélats et d'avocats, d'institutrices et de journalistes, la voix d'une élite intellectuelle qui ne fait état ni de la pauvreté, ni de l'abrutissement, ni de la dépossession qui marquent la vie des filatures de coton, le quotidien et l'imaginaire de ceux dont elle se fait le porte-parole.

Si l'on veut invoquer la littérature de langue française écrite en Nouvelle-Angleterre depuis Honoré Beaugrand et Ferdinand Gagnon, la littérature « franco-américaine », il faut la rattacher directement à la construction de l'identité nationale québécoise, un projet auquel elle apporte un ajout historique essentiel. De plus, il faudrait relier à cette littérature tout un corpus de romans et de nouvelles, de poèmes et d'essais écrits par des Québécois qui n'ont jamais immigré aux États-Unis, mais qui, comme Pierre-Joseph-Olivier

Chauveau, Léo-Paul Desrosiers ou Ringuet – pour nous en tenir aux seuls romanciers –, se sont inspirés du phénomène de l'immigration. Cette littérature représente un corpus considérable qu'on commence à peine à répertorier.

Par ailleurs, on peut se demander si les Franco-Américains ont élaboré un projet national autonome, s'ils se sont attribué un destin, distinct de celui du Québec, c'est-à-dire du Canada français ? Par « Franco-Américains », j'entends bien le groupe ethnique de langue française, émigré du Québec et fixé aux États-Unis. Les Franco-Américains, ainsi définis, ont-ils élaboré une littérature qui leur est propre : des poèmes, des essais, des romans dont la teneur idéologique accuserait un projet national collectif ?

L'immigration des Québécois vers les États-Unis date d'avant la création même de la république américaine. Pourtant, on ne peut parler d'une présence collective de langue française qui se découvre et qui s'affirme comme groupe distinct avant les années 1870. Dès lors et pendant sept décennies, l'élite nationaliste des deux côtés de la frontière parlera de la survivance providentielle des Québéco-Américains du Nord-Est. Le rêve d'une Nouvelle-Angleterre francophone n'allait pas se réaliser. L'Affaire de *La Sentinelle* en 1929 et la fermeture de la frontière à l'immigration incontrôlée en 1933 ponctuent un évanouissement dont on allait mesurer l'ampleur irréversible dans les années quarante et cinquante. S'il reste aujourd'hui un million ou plus d'Américains du Nord-Est dont la langue maternelle est le français, il faut vite nuancer le portrait qu'un tel chiffre pourrait évoquer en tenant compte de la distribution de cette population sur une pyramide d'âge. Un tableau plus précis nous montre que la Franco-Américanie se meurt avec les derniers témoins des « Petits Canadas » de naguère. La Franco-Américanie a vécu le temps de quatre générations et elle n'a jamais cherché à se construire une identité nationale propre, distincte de l'aventure québécoise.

Aujourd'hui, si l'on parle des suites de l'immigration québécoise aux États-Unis, d'une survivance sur le plan de l'imaginaire, il faut évoquer deux réalités fort distinctes : une Franco-Américanie de langue française, révolue, dont on trouve l'éthos essentiel dans des écrits qui ont paru entre 1870 et 1960 ; une conscience ethnique,

qui s'exprime en anglais et qui survit à la Franco-Américanie. Comme je l'ai déjà mentionné, la littérature de la Franco-Américanie, celle que Sœur Mary-Carmel Therriault a identifiée, participe à la construction de l'identité nationale québécoise. La littérature de langue anglaise, elle, participe à la construction de l'identité nationale des États-Unis, une identité multi-ethnique dont un thème essentiel est justement la symbolique du *melting pot*, l'expérience de l'ethnicité dans le contexte du devenir américain. Cette littérature s'exprime surtout par la fiction ; son texte fondateur est le roman de Jacques Ducharme, *The Delusson Family*, une œuvre qui date de 1939. Elle est continuée par une deuxième génération d'écrivains dont le représentant le plus original et le plus évocateur est Jack Kérouac. Je nomme cette littérature « québéco-américaine » pour la différencier de la « franco-américaine » et pour souligner à la fois sa voix anglaise et ses attaches indéniables à des antécédents québécois.

Qu'est-ce qui rend cette littérature québéco-américaine ? Écrire pour un Franco-Américain, c'est exprimer l'exil de l'Homme dans une spécificité unique qui renvoie à la fois à une conscience ethnique, celle des Québéco-Américains ; à un destin sans fin, celui des héritiers de la Nouvelle-France ; à l'enjeu d'une civilisation, celle de l'Occident, en particulier son prolongement en Amérique du Nord. Le roman de Kérouac nous montre qu'écrire, pour un Québéco-Américain, c'est témoigner de l'impossibilité d'être dans l'Histoire. *Vanity of Duluo* n'est qu'une longue méditation sur ce thème. Sans validation historique, le Québéco-Américain cherche son appartenance qu'il ne trouve ni dans son identité étatsunienne, ni dans son passé *canuck*, ni dans ses antécédents français (qu'on relise cette recherche éperdue des sources dans *Satori in Paris*). Prisonnier d'un conditionnement historique qui l'enlève au monde présent et le plonge dans la fascination d'un passé, le Québéco-Américain est habité par le souvenir de l'autre. Mais cet autre n'est jamais récupérable, même si, tant dans l'inconscient que dans une tradition orale dont il ne reste que des bribes viscérales, il se sent irrésistiblement attiré vers le Nord. La méditation de Kérouac montre que les Québéco-Américains incarnent, d'une façon unique, le drame de la continuité et de la rupture dans le destin de l'Occident,

de son affrontement avec l'Amérique primordiale, sa façon alternative d'être, dictée par une nature indomptée et sauvage. Chez Kérouac, nous trouvons ce fil conducteur dans la tentation constante de la transgression, dans l'autonomie du rêve, dans la substitution de l'émotion à la raison et dans la fascination par le moi. La conscience est conçue comme une représentation, c'est-à-dire que la pensée, qui se saisit elle-même, devient le sujet de la durée romanesque. Kérouac établit un rapport avec lui-même par l'entremise de l'œuvre qui devient un prétexte à s'imaginer, à s'analyser. Écrire se confond avec l'épanchement du moi. Cet acte n'est pas une démarche d'intégration, c'est un excès de conscience qui transcende la causalité et la circonstancialité. C'est une vision tragique du monde qui débouche sur l'irrationnel, sur ce que Northrop Frye appelait notre *dark wood within*, folie commune qui fait de nous ni des Indiens ni des Blancs, mais des Européens qui furent les plus tentés par l'être *un autre* de l'Amérique.

Si chez Kérouac on trouve une identité, une identification, c'est celle qui nie toute construction nationale. C'est cette identification viscérale au scandale d'une ethnie, à sa négritude, à ce qu'Aimé Césaire a exprimé dans *Cahier d'un retour au pays natal*, à ce que Miron appelle la vie agonique. Je ne veux pas m'attarder sur cet aspect de la littérature de Kérouac autrement que pour noter qu'on y découvre la mission rédemptrice de l'écrivain qui assume la misère humaine, qui s'identifie à la pauvreté et à la violence. Nous touchons là des distinctions fondamentales auxquelles l'appartenance québéco-américaine ou québécoise ne confère qu'une incidence dans le temps et l'espace. Mais tout est là, car c'est grâce à cette incidence que le roman de Kérouac dresse une carte du continent plus fidèle que celle de Champlain ou de LaVérendrye.

Bibliographie

- Benoit, Josaphat (1935), *L'âme franco-américaine*, Montréal, Albert Lévesque (coll. Documents sociaux).
- Ducharme, Jacques (1939), *The Delusson Family*, New York, Funk and Wagnalls.
- Kérouac, Jack (1959), *Dr. Sax*, New York, Grove Press. *Docteur Sax*, traduit par Jean Autret, Paris, Gallimard, 1962.
- Kérouac, Jack (1966), *Satori in Paris*, New York, Grove Press. *Satori à Paris*, traduit par Jean Autret, Paris, Gallimard, 1971.
- Kérouac, Jack (1963), *Visions of Gerard*, New York, McGraw-Hill. *Visions de Gérard*, traduit par Jean Autret, Paris, Gallimard, 1972.
- Kérouac, Jack (1968), *Vanity of Duluo: an adventurous education, 1935-46*, New York, Coward-McCann. *Vanité de Duluo*, traduit par Brice Matthieus-sent, Paris, Christian Bourgois, 1979.
- Nicosia, Gérald (1990), « Kerouac: Writer Without a Home », dans Pierre Anctil et al. (dir.), *Un homme grand: Jack Kerouac à la confluence des cultures = Un Homme Grand: Jack Kerouac at the Crossroads of Many Cultures*, Ottawa, Carleton University Press, p. 19-39.
- Poteet, Maurice (1987), *The Image of Québec in Jack Kérouac's Fiction*, Québec, Secrétariat permanent des peuples francophones (coll. Les avant-dire de la Rencontre Jack Kérouac, 2).
- Ricard, François (1980), « La vécritude de Jack Kerouac », *Liberté*, 128 (mars-avril), p. 85-90.
- Therriault, Mary-Carmel (1946), *La littérature française de la Nouvelle-Angleterre*, Montréal / Québec, Fides / PUL.